Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 26 (1954-1956)

Heft: 4

Artikel: "L'existentialisme et la sagesse des nations"

Autor: Bourl'honne, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869938

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« L'EXISTENTIALISME ET LA SAGESSE DES NATIONS »

C'est le titre d'un livre de Mme Simone de Beauvoir, dans le premier chapitre duquel elle défend l'existentialisme[1] contre ses détracteurs. Elle leur reproche de n'en point comprendre l'esprit, d'en faire une doctrine désespérée qui méconnaît la grandeur de l'homme et n'en peint que la misère, nie l'amour et l'amitié, enferme l'individu dans une solitude égoïste. Mme de Beauvoir a raison : ces griefs sont fréquemment exprimés contre l'existentialisme. Ils sont injustes ; ils en trahissent une connaissance superficielle, ils en donnent une image déformante, voire une caricature méchante.

Mais qui donc Mme de Beauvoir prend-elle à partie ? Les hommes en général, qui se contentent et se repaissent de la sagesse ambiguë des nations. Mme de Beauvoir se plaît à mettre en évidence l'idée noire et désabusée qu'ils se font de la vie, leur égoïsme, leurs calculs plus ou moins sordides, leur crainte d'être dupes, leurs efforts vite lassés vers le bien, leur facilité à s'accepter tels qu'ils sont, dans une honnête médiocrité morale. Ils n'ont pas de la vie une idée bien exaltante, et, pourtant, ce sont ces mêmes hommes qui dénigrent l'existentialisme, le chargent de toutes les tares dont ils s'accommodent si bien dans leur existence journalière.

On comprendrait l'impatience ou l'irritation de Mme de Beauvoir si le tableau de l'humanité qu'elle brosse rapidement était juste dans son ensemble ; mais il ne l'est pas : il est incomplet et unilatéral, beaucoup plus près, lui aussi, de la caricature que du tableau. Mme de Beauvoir a braqué son objectif sur des individus qui sont ou paraissent être ce qu'elle en dit : elle a relevé des traits de la nature humaine qui sont exacts en soi et universellement répandus ; elle ne dit rien d'autres traits qui se mêlent à ceux-là pour composer l'individu con-

[1] Il ne s'agira ici, comme dans le chapitre de l'ouvrage qui a été le point de départ de ces réflexions, que de l'existentialisme de Mme de Beauvoir et de quelques autres philosophes de même tendance qu'elle.

cret ; ni rien d'autres hommes qui coudoient les médiocres et les méchants, et forment avec eux l'humanité réelle. Cela ne va pas.

Mme de Beauvoir n'ignore évidemment pas que l'humanité soit autre chose que ce qu'elle en dit. Pourquoi donc dit-elle *les* hommes quand elle ne parle que des médiocres, des désabusés, des égoïstes, des tièdes, des paresseux, des pessimistes, et finalement des désespérés ? C'est que, si l'on ne considère que la médiocrité humaine, il est plus aisé de montrer, comme le fait Mme de Beauvoir dans sa conclusion, que c'est à cette médiocrité qu'il faut attribuer l'hostilité à l'existentialisme, parce que cette doctrine réclame des hommes le plus grand effort sur eux-mêmes, qu'elle leur propose de naître à eux-mêmes afin d'assumer pleinement la condition humaine et de devenir des hommes authentiques.

C'est se faire la partie trop belle. Evoquer les médiocres, les intéressés, les faibles et les lâches, présentés implicitement comme l'humanité tout entière, et leur reprocher ensuite de dauber sur l'existentialisme, ou ce qu'ils en comprennent, ce n'est pas de jeu. Toute grande doctrine, à commencer par le christianisme, a eu ses détracteurs inintelligents, aveuglés ou de mauvaise foi. Ils ne lui ont pas porté des coups bien terribles : les chiens aboient, la caravane passe.

*

* *

C'est à d'autres adversaires qu'il faut s'attaquer. Il n'en manque pas, parmi ceux-là mêmes que Mme de Beauvoir passe sous silence. Ce sont eux qui portent à l'existentialisme, en tant que doctrine, les coups véritables dont il se défend mal. Ils se rencontrent à tous les degrés de l'échelle sociale, car il n'est pas nécessaire d'être philosophe de profession pour assumer l'existence en lui faisant face courageusement et avec lucidité. Il y a plus d'hommes parmi les hommes que ne semble le croire Mme de Beauvoir.

Eux aussi pensent, comme les existentialistes, que la vie réclame de l'individu un grand et constant effort contre lui-même ; que l'individu n'est pas d'abord en pleine possession de lui-même, et qu'il doit se conquérir lentement et souvent douloureusement ; qu'aucune conquête n'est jamais définitive ni même parfaitement claire ; qu'il faut donc reprendre les armes chaque jour, ne point se lasser et veiller sans cesse. La vie est un combat, on le sait depuis toujours.

Là où ces hommes ne peuvent suivre Mme de Beauvoir et d'autres existentialistes de même tendance qu'elle, c'est sur les conditions de ce combat. Selon Mme de Beauvoir, l'homme, doué d'une absolue

liberté, peut se choisir vitorieux ou vaincu ; « il lui appartient de se faire bon ou mauvais selon qu'il assume sa liberté ou qu'il la renie ». Il est « seul et souverain maître de son destin si seulement il veut l'être ». Il se crée lui-même de sa propre initiative, choisissant d'être ceci ou cela.

C'est étrange parce que d'abord, nous dit-on, l'homme n'est rien, ni bon ni mauvais, ni courageux ni lâche, ni ceci ni cela. Il existe simplement, avec la liberté de devenir ceci ou cela, c'est-à-dire de se donner une essence, l'essence de courage ou de lâcheté, par exemple. C'est seulement quand il aura conquis cette essence de haute lutte qu'on pourra dire que l'homme *est* ; il aura passé du stade primitif et indifférencié de l'existence à celui de l'être. Il sera devenu un homme accomplissant sa destinée.

Mais qu'est-ce qui engage l'individu à se donner telle essence plutôt que telle autre puisqu'il n'a d'abord pour principe de choix que sa liberté ? La liberté, posée sans plus d'explication comme liberté, n'est pas un principe de choix ; elle est indifférente aux possibles qui se déploient devant elle. Elle peut aussi bien aller à gauche qu'à droite, ou piétiner sur place.

Il faut donc un principe de choix autre que la liberté pure, et ce principe, il faut se le donner au départ, aussi bien que la liberté. La « sagesse des nations », et beaucoup de philosophes qui ne sont pas les premiers venus, s'accordent à le postuler sous des noms divers, dispositions innées, caractère, âme, essence, etc. Peu importe le terme : il faut postuler quelque chose qui oriente la liberté. Postuler un certain être de l'homme, aussi peu apparent, aussi fragile qu'on voudra, une détermination aussi faible qu'on voudra au sein de l'indétermination de l'existence pour que celle-ci puisse s'élever au plan de l'être. Car si l'être, ou l'essence, n'est pas au commencement, l'existence, si longue soit-elle, ne le fera jamais apparaître. L'homme ne saurait devenir que ce qu'il est déjà — et c'est, le plus souvent, bien assez difficile.

Il lui faudra toutes les vertus et faire tous les efforts réclamés avec raison par les existentialistes. Il devra user de la liberté qui lui est accordée pour renouveler sans cesse son choix en fonction de lui-même, de son être longtemps incertain et toujours menacé ; il lui faudra se trouver et se conquérir lui-même, s'arracher au « néant », comme aiment à dire les existentialistes. En réalité, ce n'est que dans la perspective existentialiste qu'on peut parler de néant. Pour nous qui croyons l'essence donnée avec l'existence, il n'y a pas de néant auquel il faudrait s'arracher, il n'y a qu'une faiblesse initiale de l'être qu'il s'agit de surmonter. Nous ne surgissons pas de rien, nous surgissons de nous-mêmes, et, ce nous-mêmes, nous ne nous le sommes pas donné.

Tout ce qu'on peut concéder, c'est que l'essence ne prédétermine pas l'existence d'une manière mécanique ; elle n'agit pas clairement ni impérativement à tout instant ; elle s'affaiblit souvent jusqu'à sembler disparaître. D'où la difficulté de nous trouver, de devenir ce que nous sommes.

Mais nous nous écartons davantage encore des existentialistes parce qu'il ne nous suffit pas de postuler l'essence avec l'existence. Nous venons de dire que l'essence ne nous paraît pas contraignante ; il faut ajouter que nous n'avons pas sur elle de prise directe pour la rendre plus agissante. Quelle que soit notre énergie morale, notre volonté, voire notre discipline ascétique, nous n'obtenons sur nous-mêmes que des effets minimes : nous corrigeons notre caractère sur tel ou tel point, nous réfrénons telle ou telle passion, maîtrisons tel ou tel instinct : nous ne devenons pas pour autant des hommes de bien. Nous de pouvons pas, avec notre intelligence et notre volonté, faire surgir en nous-mêmes les valeurs de vérité, d'amour ou de beauté que nous pressentons en vertu de notre essence. Nous ne parvenons pas à nous identifier avec ces valeurs, à les rendre, comme dit un philosophe dont nous avons dû récemment déplorer la mort, M. Le Senne, « consubstantielles à notre être ». Nous ne devenons pas ce que nous souhaitons, ce que nous voulons devenir. Nous ne nous créons pas nous-mêmes, nous ne sommes pas seuls et souverains maîtres de notre destin.

M. Le Senne a insisté longuement sur ce point. Il a montré que l'homme ne peut pas *produire* la valeur qui fait tout son être. Il ne peut que la rechercher par l'effort, la souffrance, le sacrifice, par l'attention lucide et vigilante de l'esprit — et la recevoir quand il convient à la valeur de se donner à lui. Il y a une transcendance de la valeur, laquelle jouit d'une indépendance propre par rapport à notre entendement et à notre vouloir ; nous ne saurions la contraindre, lui prescrire telle forme, l'attendre à telle heure. Sous le rapport de l'être ou de la valeur, « l'homme n'est qu'un fétu », dit M. Le Senne. S'il lui est beaucoup demandé — et M. Le Senne ne manque pas plus que les existentialistes d'insister sur la part de l'homme dans l'actualisation des valeurs, il lui est incommensurablement plus donné.

La perspective est complètement renversée : l'homme n'est pas simple existence et seul créateur de lui-même ; il ne se choisit pas avec cette liberté dont parle Mme de Beauvoir, et qui paraît un pur arbitraire parce qu'elle est censée créer les valeurs, être, selon un mot de Gabriel Marcel, « antérieure aux valeurs »[1] ; l'homme est un être qui ne se crée qu'en se découvrant, et dont la découverte est liée à une

[1] *Le déclin de la sagesse*, 1954, p. 67.

dialectique plus complexe et plus mystérieuse que la dialectique existentialiste, laquelle ne paraît ressortir qu'à l'intelligence et à la volonté humaines.

L'appropriation personnelle des valeurs, le choix entre elles, la détermination de leur importance respective ne sont pas des opérations purement rationnelles ; le devenir de l'être est relativement obscur et incertain ; les indications claires, les critères précis, les guides assurés font le plus souvent défaut au cours de la recherche ; l'erreur est toujours possible, l'échec aussi. Il faut accepter ce risque, qui fait à la fois la grandeur et le tragique de l'existence humaine.

Mais justement, parce que l'homme ne sait pas exactement où il va, que ses appréciations de valeur sont relatives, ses calculs et ses plans constamment déjoués, et que sa destinée finit par lui apparaître comme une révélation bien davantage que comme l'œuvre de sa volonté réfléchie, il éprouve qu'il n'en est pas le seul auteur. Il ne se sent pas étranger au monde, « sans secours et sans guide », comme le dit Mme de Beauvoir ; quelque chose dans le monde lui résiste et, en même temps, l'oriente, pour autant qu'il ne reste pas le prisonnier des idées qu'il se fait de lui-même ou d'un système établi de valeurs, et qu'il accepte l'expérience infinie qui s'ouvre devant lui. Pour autant qu'il cherche à découvrir et s'apprête à recevoir — non à traiter le monde, les êtres et lui-même comme des choses vides de substance et indifférentes à la forme qu'il lui plaira de leur donner. L'homme contribue, nous l'avons assez dit, à la création de lui-même, mais cette création n'est pas l'œuvre de ses seules mains.

*

* *

On peut donc rejeter les thèses fondamentales de l'existentialisme pour d'autres raisons que celles dues à la médiocrité humaine : peur d'engager sa liberté, crainte des responsabilités, aversion de l'effort spirituel, de l'engagement dans le monde et du dépassement de soi par soi. Tous ces efforts, engagements et dépassements sont également requis dans une vision des choses différente de la vision existentialiste. C'est pourquoi nous disions en commençant que Mme de Beauvoir avait mal choisi, et trop facilement, ses adversaires. A la voir malmener les hommes indistinctement, on dirait que les existentialistes seuls ont le sens de la vérité et du courage, qu'ils sont les premiers à surmonter la subjectivité bornée et paresseuse, et à pratiquer, ou à essayer de pratiquer les vertus qui, en l'homme, peuvent faire surgir l'homme.

Compte tenu des réserves importantes à l'existentialisme que nous avons faites au cours de ces lignes, nous nous accordons avec lui dans son appel à la lucidité d'esprit et à l'énergie morale. La vie est un combat ; il faut chaque jour se ressaisir, se choisir à nouveau selon le meilleur de soi-même, et patienter dans les jours de détresse où l'homme se sent abandonné, qu'il ne sait plus où il va et s'il vaut la peine de vivre.

Rien ne doit jamais être considéré comme perdu ou impossible tant qu'il nous reste un souffle de vie. Rien non plus ne doit être considéré comme acquis ; il est bon, il est nécessaire que nous ne sachions pas ce que nous pouvons avoir acquis ; car, pour reprendre un mot de M. Le Senne, l'homme vit dans les « brouillards de la contingence » ; sa recherche de lui-même, de la valeur, se poursuit dans ces brouillards où il s'égare facilement, où toute conquête est menacée et se mue facilement en son contraire. Aussi l'homme ne doit-il pas contempler son être ni chercher à en mesurer le progrès. Dans la mesure, d'ailleurs, où l'être s'affirme en lui diminue la conscience qu'il croyait en avoir. A la limite, l'être paraît annuler la conscience. L'homme ne sait plus rien de lui-même, de son propre individu ; il s'est entièrement perdu de vue et n'est plus qu'une force qui agit et se donne.

Cette force, il l'a en partie conquise, mais aussi et bien davantage reçue. Il peut la recevoir toujours plus parfaitement, comme on le voit chez quelques individus qui paraissent s'être identifiés avec des valeurs particulières, l'amour, la vérité, la beauté, ou avec la Valeur infinie qui implique et transcende à la fois toutes les valeurs particulières ; mais eux n'éprouvent point cette identification car, si le propre de la valeur est de se donner, il est aussi de fuir : « Plus l'homme avance sur le chemin de sa destinée et plus il le voit s'allonger. »

Aussi, à aucun moment, l'homme ne saurait se prononcer sur l'actualisation de la valeur en lui-même, ou sur son propre accomplissement, jamais apercevoir les traits de son visage spirituel. C'est sa condition de tout sacrifier à ce qui lui sera toujours refusé, nécessairement refusé.

PAUL BOURL'HONNE.